

Catherine Mougenot

Beautés des vaches

Élever des Montbéliardes...
entre passion et production animale

*« On a irrémédiablement perdu la raison pour laquelle
les vaches pouvaient se souvenir mieux que les autres
vivants de ce que furent autrefois soleil et eau,
femmes et enfants, fruits et légumes. »*

Frédéric Boyer, *Vaches*. POL 2008

DES BEAUTÉS... SINGULIÈRES

Conçues au début du XX^e siècle par des vétérinaires, les « beautés des vaches » sont des listes pointant les différentes parties du corps des vaches (la mamelle, les aplombs...) auxquelles il importe de porter son attention afin d'en développer les performances et la santé. Ces évaluations morphologiques ont une visée zootechnique indéniable, elles sont soutenues par une foi dans le progrès génétique à mettre en œuvre lors de la sélection des animaux. Plus sobrement désignées ensuite comme des « grilles de pointages », ces listes ont maintes fois été remaniées au cours de l'histoire des races bovines. Elles apparaissent donc lourdes d'ajustements, de décisions qui signent des appartenances et des engagements collectifs.

Aujourd'hui, les « beautés des vaches » sont toujours proclamées sur la scène des concours, mais dans les fermes, elles peuvent prendre des couleurs singulières échappant aux mesures techniques. Sous le regard des éleveurs, l'envie de sélectionner et de travailler, avec la toute belle, ou la toute bonne, n'est pas seulement pétrie de performances métissées d'une esthétique codifiée. Les beautés des vaches sont plurielles, chargées d'interactions et d'histoires qui font le grain et le plaisir du métier.

La manière dont cette thématique s'est imposée à nous au cours de l'enquête que nous avons menée dans le massif jurassien fait des « beautés des vaches » un concept hybride : zootechnique, historique, relationnel, sensible. Pour les décrire, aucune de ces dimensions ne s'avère être ni complète, ni étanche et les suivre dans leurs nombreuses déclinaisons, c'est être attentif à une histoire de l'élevage dont certains tournants restent silencieux.

Chronique introductive

« La génération des populations bovines est encore le fait des décisions d'une multitude d'éleveurs organisés localement et détenteurs de cultures que nous devons comprendre car ils sont peut-être le dernier rempart à une évolution biotechnologique débridée et incontrôlée du vivant en général ». (Bertrand Vissac, 2002 :30)

Pour nombre de chercheurs, le terrain est un lieu essentiel de production des connaissances. Aller à la rencontre du « vrai monde », carrefour de relations et de surprises à part entière, était aussi une priorité pour l'équipe dont je faisais partie en 2011. Une équipe de composition très bigarrée puisque nos disciplines de référence étaient la zootechnie, la génétique, les sciences de gestion, la sociologie, l'anthropologie et la philosophie. Au menu de nos travaux : la conduite de races domestiques bovines et ovines ancrées dans leur terroir. Les réunions étaient organisées de manière tournante dans nos différentes régions afin d'y effectuer des visites. Nos échanges pouvaient alors déborder des constats expérimentés ou des explications en salle. Ils se nourrissaient d'une sorte d'infra-indiscipline adossée au « voir ensemble » et aux conversations « ordinaires » dépourvues de concepts ou de grandes théories. En nous confrontant aux paroles des éleveurs, à leurs pratiques saturées de situations singulières, ces moments sont devenus des temps forts de notre travail collectif. C'est dans de telles circonstances que j'ai connu Claire Gaillard, enseignante-chercheuse en zootechnie à Agro-Sup Dijon. Au printemps 2011, alors que nous étions dans une étable franc-comtoise auprès d'une éleveuse et ses bêtes, alors que celle-ci présentait les qualités de son troupeau, Claire s'est avancée vers elle pour l'inviter à nous désigner « une de ses plus belles vaches ». De cet instant éphémère, je n'ai pas retenu la réponse, mais bien l'intelligence sensible d'une situation dont il y avait tout à apprendre et qui a aiguisé mon envie de poursuivre un travail commun.



Claire n'arrête jamais de travailler. Et qu'en pense la vache ?
Dessin de Gilles Gaillard

En 2014, Claire et moi avons rejoint un nouveau groupe interdisciplinaire qui entendait suivre le développement de la SAM (sélection assistée par marqueur), une innovation diffusée depuis 2009 pour optimiser la sélection des animaux domestiques. Nouveau sujet, nouvelle aventure. L'objet de notre travail porte désormais sur l'utilisation des outils génomiques qui constituent un pas supplémentaire – et décisif? – dans le calcul et le contrôle de la sélection des bêtes de rente et la composition des troupeaux. Plusieurs dizaines d'années de recherches viennent en effet de mettre en évidence des corrélations statistiques entre certains marqueurs (régions du génome) et des caractères ou des performances des animaux dont le potentiel peut désormais être estimé très rapidement grâce à un « simple prélèvement » de sang, de cartilage ou de poil.

Pour comprendre la portée de ce nouveau succès, il faut revenir à la spécificité française instaurée par la loi sur l'élevage en 1966. Afin de permettre l'accès de chacun au progrès génétique, chaque département s'est alors vu équipé d'un « centre de production et de mise en place de semence animale », doté d'un statut coopératif avec une exclusivité d'activité sur la zone géographique concernée. La même loi a aussi rendu obligatoire le « testage sur descendance » des taureaux pressentis pour assurer la reproduction des races laitières, la filière promue comme l'étendard de la modernisation de l'élevage. Ce protocole entendait saisir la valeur des candidats reproducteurs à travers les performances de leurs petites filles, il supposait donc un temps long, entre 6 et 8 années. Au départ, deux groupes de critères étaient considérés, la quantité et la qualité de lait et la morphologie des animaux, c'est-à-dire l'appréciation de leurs formes extérieures réalisée grâce au « pointage » (effectué après le premier vêlage des vaches, soit au-delà de 2 ans). La loi stipulait aussi que la récolte de ces mesures visuelles relevait de la responsabilité des Upa (unité nationale de sélection et de promotion de race) qui elles-mêmes en déléguaient la tâche aux techniciens des coopératives départementales. Avec le temps, la quête de l'optimisation des rendements s'est accélérée. La prise en compte

d'un plus grand nombre de caractères comme la fertilité, la reproduction, la longévité ou la vitesse de traite a exigé une pondération des critères à travers un raisonnement économique global apporté au début des années 1990 avec les ISU (index synthétiques unifiés). Mais à l'aube du XXI^e siècle, alors que la confiance dans ce protocole semblait toujours acquise, la possibilité récente de lire le génome bovin est venue ouvrir une brèche dans cette belle assurance. Le testage sur descendance a rapidement été considéré comme trop long et trop coûteux. À partir de 2009, la possibilité de génotyper tous les animaux (d'abord les taureaux, puis les vaches) a provoqué une véritable « révolution » dans la sélection, puisque des équations fiables de prédiction de leur valeur sont devenues disponibles dès leur naissance, voire au stade embryonnaire.

La SAM promet l'identification des meilleurs animaux grâce à la médiation d'experts équipés de technologies puissantes qui transcendent radicalement la portée des sens et des relations engagées dans l'élevage. La question qui nous est adressée semble pourtant simple : les éleveurs sont-ils, vont-ils aimer acheter l'information délivrée par un protocole basé sur des vérités cachées, nichées sur les brins d'ADN au cœur des cellules de leurs animaux? C'est pour nous le point de départ d'une large enquête portant sur la gestion de la race Montbéliarde dans son aire d'origine, le massif jurassien. Avec une question qui va se faufiler de manière insistante : sommes-nous parties pour explorer les confins d'une culture face à l'évolution de biotechnologies dans une confrontation telle que la pressentait déjà Bertrand Vissac au début du siècle?

UN SUJET SILENCIEUX AU CŒUR DES TRANSFORMATIONS DE L'ÉLEVAGE

Dès le début de notre enquête, c'est un constat têtue, collant même, qui s'impose : la beauté, les qualités esthétiques des vaches sont régulièrement évoquées par les éleveurs, ce que souligne encore le propos spontané de Cédric en 2022 : « *C'est aussi, le chic, l'élégance... Une vache qui a de l'élégance... Voilà, mon résumé, c'est... Faut une*



Bovin franc-comtois
Dessin de Gilles Gaillard

La fabrique des belles vaches

Où de manière conventionnelle, nous commençons par l'histoire de la vache Montbéliarde pour interroger la façon dont elle est emportée par la modernité. Les trois grandes étapes de la sélection des animaux de rente seront évoquées : les concours d'animaux, le testage sur descendance et la méthode basée sur la lecture des gènes.

L'histoire linéaire est souvent autoritaire et si nous y revenons une fois encore, c'est pour en préciser les continuités autant que les hésitations et les bifurcations. Ce chapitre se termine sur notre question initiale : Comment les outils de la sélection génomique sont-ils embarqués dans la mosaïque de pratiques qui font l'histoire et la vie de l'élevage dans le Jura ? Sans y apporter de réponse univoque, notre attention aux beautés des vaches sera une manière de la déplacer tout en y revenant « par la bande ». L'histoire de la Montbéliarde est pour nous un point d'ancrage pour ouvrir d'autres questions en cascade, déplier des réalités impossibles à cantonner au seul temps présent, impossibles à rapporter à un seul niveau d'analyse, une seule discipline ou un style unique.

La Montbéliarde est la plus belle vache du monde dont il faut se laisser conter la fabuleuse histoire...

Lorsqu'on revient sur l'histoire de la vache jurassienne, aucun compliment ne semble superflu pour évoquer cette *petite grande...* Grande, elle l'est en raison de ses productions laitières, de la taille de sa population et des exportations dont elle est l'objet dans toute la France, en particulier dans le Centre et l'Ouest, mais aussi au Maghreb (en Algérie) et dans de nombreux autres pays. Pour ces raisons, les zootechniciens la situent en France comme la deuxième race laitière, deuxième après la Holstein, évidemment. Issue des

pays d'Europe du nord, celle que les Jurassiens appellent « la noire » a été exportée au XIX^e siècle en Amérique du Nord. Objet d'une sélection intensive, elle a ensuite été réintroduite en France comme dans une bonne partie du reste du monde dans les années 1960-1970. La Holstein, symbole de l'industrialisation de l'élevage et de la marchandisation du vivant est aujourd'hui « le » modèle à suivre dans une filière de production d'un lait standard, universel. Alors, si l'on tient compte de la clause d'exclusion des races considérées comme étrangères dans la fabrication des produits AOP, la Montbéliarde peut même être considérée comme la première race laitière française puisque son lait entre de manière obligatoire dans la fabrication de fromages dits de terroir, le Comté, le Bleu de Gex, le Mont-d'Or et le Morbier.

Paradoxalement, la Montbéliarde reste également *petite* puisqu'aux côtés des autres *petites races*, elle participe à la destinée d'une région dont l'identité et les productions restent fortement marquées et les ancrages profonds. Acteur essentiel dans un territoire dont la géographie est constamment débordée sur ses contours. Faut-il ne prendre en compte que le « pays de Montbéliard » qui lui a donné son nom? Le département du Doubs où s'est poursuivie son extension? Ou encore la zone de production du lait à Comté, qui lui associe le département du Jura et une petite part de celui de l'Ain? Ce serait pourtant commettre une erreur que de ne pas mentionner également son appartenance au pays comtois. Une terre résistante et fière, parfois méfiante, dont l'histoire raconte un patrimoine à défendre et à gagner (Defrasne 2002).

Évoquer la Montbéliarde, c'est aussi la situer dans son aire d'origine, un croissant de moyenne montagne dépliée depuis la plaine de la Haute-Saône jusqu'à la Suisse à travers des plateaux échelonnés par paliers qui découvrent en alternance des gorges profondes et des lignes douces dues au travail surprenant de ses eaux vives autant que dormantes. Loin de n'être qu'un simple décor, ce paysage qui contribue à nourrir les vaches rouges et blanches est aussi largement fabriqué par elles.

L'histoire de la Montbéliarde a fait couler beaucoup d'encre. Ce sont des récits de longueurs et surtout de genres variables, proposés avec le support de nombreux sponsors dans le but de mettre en avant et de protéger le ou les patrimoines qu'elle représente et auxquels elle est attachée. Certains auteurs adoptent une perspective résolument scientifique, comme la sociologue Dominique Jacques-Jouvenot (1989, 2019). D'autres ciblent un large public, un parti choisi par l'historien Michel Vernus (2014). Ou c'est encore une approche plus volontairement visuelle comme celle du professeur de zootechnie Philippe Marguet (2021). Confronté à la difficulté d'écrire une histoire linéaire, son ouvrage présente des « parenthèses » qui se déclinent à travers le recueil de photographies, articles et comptes rendus variés. La trajectoire de la Montbéliarde se déploie ainsi au fil d'une bibliographie volumineuse qui densifie encore le tissu des relations qui la font vivre. Chaque narration semble apporter quelque détail que les autres ont pu laisser dans l'ombre et pour ce qui nous concerne, nous avons choisi d'évoquer trois étapes dont le déroulé peut sembler conventionnel : le chemin de la reconnaissance de la race, la marche vers le calcul et la sélection assistée par marqueur. Ces trois sections sont pourtant loin d'être pétries de l'unité que leur division laisse supposer. L'histoire de la Montbéliarde est toujours en train de se faire et si nous la reprenons une fois encore, c'est pour en souligner les dynamiques enchevêtrées et y ancrer les observations de nos interlocuteurs ainsi que nos propres découvertes.

LE CHEMIN DE LA RECONNAISSANCE

D'emblée, une première question se pose : quand faut-il commencer ce récit? À chacun son *avant* ou sa *genèse*. Aujourd'hui, les premiers scénarios de la domestication animale semblent de plus en plus nombreux et colorés, loin d'être aussi rectilignes que n'ont pu les postuler les conceptions modernes (Beau & Larrère 2023, Stépanoff 2024). Ces dernières servent pourtant encore régulièrement de focale pour démarrer une histoire irrémédiablement orientée par la